

Anthropologie et Sociétés



Mikhaël ELBAZ, Andrée FORTIN et Guy LAFOREST (dir.), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernité au Québec*. Sainte-Foy et Paris, Les Presses de l'Université Laval et l'Harmattan, 1996, 374 p., réf.

Guy Rocher

Volume 21, numéro 1, 1997

Confluences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rocher, G. (1997). Compte rendu de [Mikhaël ELBAZ, Andrée FORTIN et Guy LAFOREST (dir.), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernité au Québec*. Sainte-Foy et Paris, Les Presses de l'Université Laval et l'Harmattan, 1996, 374 p., réf.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 117–119.
<https://doi.org/10.7202/015466ar>



Mikhaël ELBAZ, Andrée FORTIN et Guy LAFOREST (dir.), *Les frontières de l'identité. Modernité et postmodernité au Québec*. Sainte-Foy et Paris, Les Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 1996, 374 p., réf.

Il s'agit des Actes du Colloque qui s'est tenu en octobre 1993, sous l'égide de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, dans la tradition solidement établie par cette Faculté depuis 1952. Les trois directeurs du livre, coresponsables du colloque, rappellent l'appartenance à cette lignée dans leur avant-propos, reconnaissant avoir voulu « susciter un événement à la hauteur du colloque de 1952 sur l'industrialisation et l'urbanisation, lequel avait procuré un souffle de lucidité à nos disciples » (p. 1). Il serait particulièrement intéressant et profitable d'entreprendre une comparaison systématique entre les thèmes et les modes de traitement des *Essais sur le Québec contemporain* de 1953 et le présent ouvrage. L'analyse serait sans doute très éclairante sur le chemin parcouru à la fois dans les sciences sociales québécoises et dans la société québécoise au cours de ces quarante-trois ans séparant les deux ouvrages. (Ce serait peut-être aussi l'occasion d'engager Les Presses de l'Université Laval à réimprimer les *Essais*, aujourd'hui introuvables même dans nos bibliothèques universitaires.)

En réalité, cependant, outre le rappel du colloque et du rôle qu'y joua Jean-Charles Falardeau qu'on trouve dans l'avant-propos, un seul participant au colloque est effectivement revenu sur les *Essais* de 1953, c'est Kenneth McRoberts, qui discute avec justesse et beaucoup d'à-propos « la thèse de la modernisation tardive et rapide du Québec » (p. 30) au moment de la Révolution tranquille et montre comment Falardeau « se démarque de la perspective de son maître, Everett Hughes » (p. 33) et, d'accord notamment avec ses collègues Albert Faucher et Maurice Lamontagne, insiste sur « la nécessité de comprendre la rencontre du Québec et de la modernité comme un processus graduel et dynamique [...] déjà amorcé au tournant du siècle » (p. 39). Ce qui n'empêche pas, souligne McRoberts, que le mythe de la modernisation tardive du Québec « continue d'exercer une influence considérable dans le grand public québécois et même parmi les universitaires » (p. 30), alors que « les paramètres proposés par Falardeau étaient les seuls pouvant permettre de comprendre la rencontre du Québec et de la modernité » (p. 34). Peut-être peut-on reprocher à McRoberts de ne pas avoir tenu suffisamment compte de l'écart qui existait alors entre les structures économiques en voie de modernisation et la mentalité traditionnelle persistante dans bien des milieux, notamment dans les couches rurales sur lesquelles Duplessis put asseoir son pouvoir. Mais peu importe. Je me suis attardé ici à ce chapitre à cause du rappel du colloque de 1952, mais aussi parce qu'il traite d'au moins une dimension proposée à la réflexion des participants au colloque, celui de la modernité.

Ce fut en effet l'intention du colloque de susciter une réflexion en profondeur sur « une problématique contemporaine, celle de l'identité et de la modernité au Québec » (p. 1). Le thème de « l'identité » mesure déjà la distance parcourue depuis 1952, et plus encore peut-être celui du « postmodernisme ». L'« Introduction », courte et dense, de Mikhaël Elbaz nous entraîne en effet sur les nouvelles pistes des années 1990, en soulignant que si « la modernité et l'identité semblent inséparables [...] ces notions sont surchargées et

raturées par les mutations que nous vivons », évoquant ce qu'il appelle « un interrègne dans l'histoire de la modernité [...] cette période de turbulences que d'aucuns ont désignée de postmodernité » (p. 6).

Le colloque s'ouvrait et se terminait par deux grandes conférences, celles d'Alain Touraine et de Charles Taylor. En début de colloque, Touraine reprend un thème sur lequel ont porté ses réflexions les plus récentes, celui du Sujet, pour avertir les « gens des sciences humaines » qui ont la responsabilité de « réfléchir sur les formes d'une recomposition du monde » que celle-ci « ne peut se faire qu'autour du thème du Sujet individuel » (p. 16-17). Et il termine son intervention en exprimant son intention « d'être à l'écoute de ce que vous allez dire parce que les problèmes que vous vivez comme les vôtres sont aussi au centre des réflexions et des débats de l'ensemble du monde » (p. 19). Ce thème du Sujet individuel servira de départ (sans faire référence à Touraine) à Charles Taylor, dans sa réflexion sur « les trois contextes » de l'identité, depuis celle qui est personnelle à chacun jusqu'à l'identité d'un groupe, cette dernière lui permettant d'exposer sa réflexion toujours en marche sur l'identité canadienne, l'identité québécoise et sur la dynamique des rapports entre les modèles d'unité qu'il identifie, l'unité de convergence et l'unité de partenariat. À la fois ancrée dans les mutations de la société québécoise et canadienne, la réflexion de Taylor prend toujours appui sur les vastes perspectives de l'évolution du monde contemporain.

Le corps de l'ouvrage se divise en trois parties, chacune faisant l'objet d'une présentation par l'un des trois coresponsables du colloque. Ici, le compte rendu le moins exhaustif d'un tel ouvrage devient un pari perdu d'avance, car, outre les trois présentations, il faudrait rendre justice à quelque dix-neuf chapitres, auxquels ont contribué pas moins de vingt-quatre auteurs, tous chercheurs reconnus sur la scène des sciences sociales du Québec. En citer quelques-uns risque d'être injuste tout autant pour ceux-là que pour les autres que l'on doit ignorer. Mieux vaut parler en termes plus généraux.

Le problème d'assurer une certaine unité à un colloque et à un ouvrage de cette envergure est évidemment un défi de grande taille. « Identité et modernité » avait été proposé comme thème unificateur du colloque. Même avec un thème aussi large et englobant, tenir le fil d'Ariane qui relie l'ensemble des contributions est d'autant plus difficile qu'elles se situent à différents paliers d'observation, depuis celui de la microsociologie de la vie familiale jusqu'à celui de la mondialisation, en passant par l'identité féminine, l'identité et la modernité dans la littérature québécoise et bien sûr des propos assez divers, sinon divergents, sur les nationalismes et sur le nationalisme au Québec. De fait, les auteurs ont, pour un bon nombre, opté pour traiter soit de l'identité, soit plus souvent de la modernité, comme si on leur avait proposé deux sous-thèmes plutôt que le lien entre les deux. D'autres encore, et il fallait s'y attendre, ont choisi de parler de postmodernité plutôt que de la modernité qu'ils ne retrouvent plus dans les faits.

La grande diversité des thèmes et la disparité des options des auteurs, si elle nuit à l'unité de l'ensemble, contribue certainement en revanche à la richesse d'un ouvrage dans lequel chaque lecteur sera susceptible d'y trouver son profit. Ce sera d'autant plus le cas que les contributions sont le fait de disciplines diverses, favorisant à la fois l'étendue des horizons mais aussi l'éclatement de l'ensemble.

Si l'on revient au titre de l'ouvrage, on en termine la lecture avec le sentiment que « les frontières de l'identité » sont multiples et mouvantes, qu'elles paraissent trop étroites selon certains, devenant au contraire étendues et fluides aux yeux d'autres. Ce qui confirme que le thème autour duquel on a voulu construire le colloque, et le livre, méritait d'être exploré comme il l'a été, même si on est loin d'avoir fait le point d'une manière

définitive sur un sujet aussi difficile, aux dimensions multiples, à la fois par ce qu'il évoque et par les pièges qu'il recèle.

Guy Rocher
Centre de recherche en droit public (CRDP)
Faculté de droit
Université de Montréal
C. P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal
Québec H3C 3J7

Alcida Rita RAMOS, *Sanumá Memories, Yanomami Ethnography in Times of Crisis*. Madison, The University of Wisconsin Press, 1995, xx + 346 p., cartes, fig., tabl., bibliogr., index.

Bien qu'elle soit encore relativement jeune, la carrière d'Alcida Ramos appartient néanmoins à deux générations distinctes de l'histoire de l'anthropologie, celle pour qui l'enquête ethnographique exigeait deux ans de terrain, l'apprentissage d'une langue exotique et l'étude de sa société particulière, mais également la génération suivante à laquelle il n'est plus permis de taire la situation actuelle ni le fait que l'ethnographe appartient elle-même à la réalité décrite. Ce livre témoigne de sa réussite dans ces deux genres que l'on tient encore souvent pour exclusifs.

Ce texte en anglais reprend, en l'augmentant et le mettant à jour, un livre déjà paru en portugais en 1990 (qui était une réécriture complète d'une dissertation doctorale rédigée en anglais en 1972) et il représente le fruit de presque trente ans de relations professionnelles mais également amicales avec les Sanumá du Nord-Brésil, membres de la grande famille Yanomami. Le premier séjour sur le terrain s'est fait entre 1968 et 1970, l'auteure y est ensuite retournée en 1973-1974, puis, comme tant d'autres, elle s'en vit interdire l'accès par le gouvernement militaire, avant de pouvoir revenir chez les Sanumá après 1990. Il n'est donc pas surprenant que les onze chapitres du livre constituent à la fois un mélange de thèmes et de genres ethnographiques, un survol de la carrière de l'auteure et un témoignage de l'évolution récente de l'anthropologie.

Il faut dire tout de suite que les deux genres se côtoient ici sans trop se mélanger. Alcida Ramos pratique l'ethnographie traditionnelle et l'ethnographie plus moderne avec la même aisance, mais l'une après l'autre et séparément. Ses chapitres de facture classique auraient pu être rédigés à la fin des années soixante, alors que son récit de la crise récente que vivent les Yanomami n'exige pas nécessairement une connaissance ethnographique de type traditionnel. L'auteure parvient à atteindre ses deux objectifs, mais l'on ne trouvera pas encore dans cet ouvrage l'émergence d'une ethnographie qui réussirait l'intégration des deux genres. Le sous-titre paraît donc quelque peu trompeur : il ne s'agit pas tant de l'ethnographie *en temps de crise* que de l'ethnographie *et le temps de crise*.

Le premier chapitre, qui sert à situer le contexte ethnographique de manière tout à fait conventionnelle, montre tout de suite que cet ouvrage offrira avant tout une contribution originale à la connaissance d'une population peu connue et deviendra donc un ajout à la littérature sur les Yanomami. Les trois chapitres suivants traitent de parenté et de politique de manière particulièrement dynamique car, chez les Sanumá, l'organisation de la vie en société n'est jamais saisissable hors du temps, tout n'y est que tensions et résolutions. Sur